

DIMANCHE 6 AVRIL 2014 COURRIER PICARD

LITTÉRATURE

Une passion nommée Pierre Mac Orlan

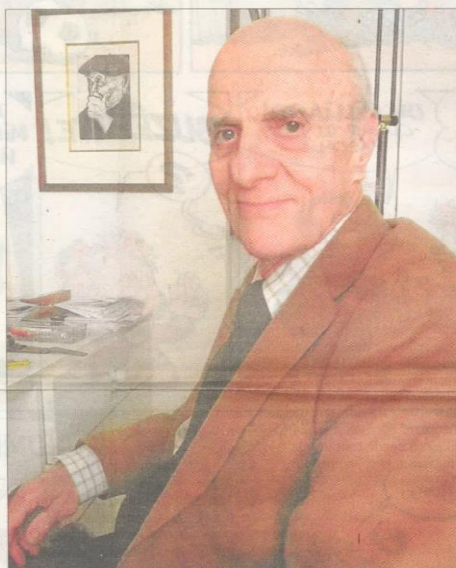
S'il n'est pas picard de naissance, l'écrivain, éditeur et enseignant Bernard Barिताud l'est de cœur grâce à la passion qu'il voue au grand romancier de Péronne : Pierre Mac Orlan.

L'écrivain Bernard Barिताud n'est pas picard de naissance. Mais il est picard de cœur car passionné depuis l'enfance par le grand romancier, nouvelliste et reporter picard Pierre Mac Orlan, né à Péronne, et blessé devant sa ville lors de la grande boucherie de 14-18. Il préside même avec brio l'Association des lecteurs de Pierre Mac Orlan, au côté de l'universitaire Philippe Blondeau, universitaire amiénois. Bernard Barिताud est charentais ; il est né le 26 mars 1938, à Angoulême d'un père fonctionnaire des contributions indirectes et d'une mère, femme au foyer. Son père Gaston, un personnage. Grand résistant en Dordogne, il devint rapidement l'un des grognards du Rassemblement du Peuple Français (RPF) au sortir de la guerre, et briguera même un mandat de sénateur pour son parti. La carrière professionnelle du père, conduit le jeune Bernard à se retrouver, à 10 ans, à l'école primaire de Feuillade, puis, en classe au collège d'Angoulême. C'est un enfant timide, très lecteur, excellent en français, mais peu brillant en mathématiques et en matières scientifiques. À 15 ans, il étudie au lycée Notre Dame des Aydes, à Blois, un établissement religieux où il effectue ses classes de seconde et de première. Son père est alors nommé à Poitiers ; Bernard fréquente la classe de philosophie du lycée de cette ville, puis prépare une licence de lettre à l'université de cette même ville. Sa vie étudiante ? « Je travaillais très peu, mais je suivais bien en cours », résume-t-il. « J'avais été tellement bridé dans les institutions religieuses que je jettais ma gourme. » Il passe du temps dans les bals. « Une vie joyeuse et légère. » Il lit

toujours avec avidité Pierre Mac Orlan, Francis Carco, Blaise Cendrars et même Guy Des Cars. « Un mois avant les examens, j'avais tous les programmes », sourit-il. « Je comptais sur le fait que je disposais d'une puissance de travail très importante. Je lisais les auteurs que je n'avais pas lus. » Il continue à se distraire. Avec un camarade, il loue une maison de campagne à un cordonnier de la ville basse de Poitiers ; « Je lui ai raconté que nous étions étudiants clercs de notaires, à Tours. Nous venions une fois par semaine pour faire la fête. Un jour que j'allais payer son loyer, il m'a demandé un conseil juridique. Je lui ai raconté n'importe quoi. J'espère qu'il n'a pas tenu compte de mes conseils. (Rires.) C'était une période heureuse, très plaisante. J'avais acheté ma première voiture, une Traktion décapotable de 1939 qu'il fallait démarrer à la manivelle. Deux litres d'huile tous les cent kilomètres !... »

Humour

Bernard ne manque pas d'humour. À la faculté de Poitiers (où il a comme enseignant Henri Bardon, un professeur de lettres proche de Georges Pompidou et de Léopold Senghor), il soutient son diplôme d'études supérieures de lettres sur le thème singulier de « Juvénal d'après ses satyres », « un thème bidon car on ne savait rien de cet écrivain », confie-t-il. « J'en ai dressé un portrait fictionnel. » Il obtient son CAPES, mais ce qu'il veut, c'est écrire. Il contacte Mac Orlan en 1959. Le 11 février de la même année, le grand romancier picard lui répond et l'encourage. L'apprenti écrivain publie donc sa première plaquette de poèmes en 1960, à La Tour de Feu, un éditeur as-



Bernard Barिताud, chez lui, à Paris, devant un portrait de Mac Orlan.

sez libertaire animée par le poète Pierre Boujut. La presse le salue, et André Beucler lit même l'un de ses poèmes à la radio. Nommé professeur à Saint-Yrieix-la-Perche, près de Limoges, il refuse de s'y rendre, et part à l'armée, dans le régiment des Antilles comme militaire du contingent. Il fait ses classes, puis enseigne le français en Guyanne. L'armée terminée, il reste sur place, reprend

contact avec Henry Bardon qui lui parle des écoles européennes. Il postule auprès de celles-ci, se retrouve dans Flandres belges. À bord d'une Simca Bertone, jolie voiture de sport, il arrive sur place, dans le village de Geel. Il y enseigne pendant deux ans, rencontre sa femme une Vénitienne qui enseigne l'italien dans cette école ; ils se marient. Il pose sa candidature pour un poste aux Affaires

BIO EXPRESS

- 26 mars 1938 : naissance à Angoulême.
- 1960 : après l'envoi d'un poème, il reçoit une carte de Pierre Mac Orlan qui l'encourage à écrire.
- 1962 : départ aux Antilles, pour le service militaire dans l'infanterie de marine.
- 1966 : mariage avec sa femme, Mirella, une Italienne qu'il épouse à Bruxelles, en Belgique.
- 1970 : publie un premier livre, « un essai d'humour », sur Mac Orlan, chez Gallimard.
- 1985 : thèse d'état sur Mac Orlan.
- 1993 : retour en France, à Paris, après avoir habité aux Antilles, en Afrique de l'Est, en Grèce, etc.

étrangères. Sa femme et lui partent aux Malouines, pays indépendant depuis un an. De 1966 à 1969, il devient attaché culturel auprès de l'ambassade et organise l'enseignement du français. Puis il est professeur à l'institut français d'Arhènes, jusqu'en 1972, et assure l'animation culturelle (concerts, expositions, etc.). Il passe l'agrégation de lettres modernes, publie son premier livre sur Mac Orlan, chez Gallimard, rend visite au créateur de *Sous la lumière froide*, en 1964, à Saint-Cyr-sur-Morin, le rejoint quatre ans tard, puis en 1970, à l'hôpital Lariboisière à Paris. Mac Orlan est sous la tente à oxygène, à l'agonie. Quand on l'interroge sur la passion qu'il voue à l'écrivain picard, il répond : « Il symbolise l'aventure. J'aime également la diversité de son œuvre. J'aime sa capacité à évoquer des atmosphères. Il disait qu'il était comme une épave : il captait les atmosphères. C'est un grand écrivain. » Il se souvient d'un homme « très gentil et malin qui savait, parfois, garder ses distances. Il avait été très marqué par la guerre 14-18, par la faim aussi qu'il a connue, jeune homme, à Montmartre au cours de sa vie de bohème. Il a également été traumatisé par la mort de sa mère ; mais il n'en a jamais rien dit. » Cette passion littéraire ne l'empêche pas de mener une brillante carrière comme attaché culturel (notamment à Colombo, à Rome, à Dakar, etc.) mais aussi d'enseignant (à la faculté de Dakar, puis à la Sorbonne, de 1993 à 2003). A cette date, il fonda les éditions du Bretteur, et poursuivit sa carrière d'excellent écrivain. C'est ce qu'il convient d'appeler une vie bien remplie.

PHILIPPE LACOCHE
TMA0433A

DIMANCHE D'ENFANCE

Il fait le sorcier devant François Mitterrand



Les dimanches lui semblaient bien sinistres dans la maison familiale en Charente.

Un dimanche d'enfance ? « Ça se passe en Charente, et c'est gris », confie Bernard Barिताud. Tous les samedis et dimanches, il se rendait avec ses parents, dans la maison de famille, à Feuillade, à 30 kilomètres d'Angoulême. « J'étais fils unique, entouré de tout le monde. Mes grandes vacances étaient enthousiasmantes, mais mes dimanches sinistres. Il faisait froid dans la maison ; on se regroupait autour du feu. Dehors, on battait la semelle. Je lisais... » Il lit les livres que lui donne son père : Mauriac, Stendhal, Stevenson et déjà Pierre Mac Orlan, *Le chant de l'équipage*. À

l'école Saint-Paul un institut religieux où il est élève, il se souvient avoir rencontré François Mitterrand qui venait présider la fête de l'école. Devant le futur président, il joue une saynète contant l'arrivée du général Mac Arthur aux Philippines ; il tient le rôle d'un sorcier noir. « C'était encore la France coloniale. Mon enfance fut heureuse, très marquée par le désir d'écrire. Avec un copain, il crée un journal illustré influencé par Tintin. Le dessin était un autre moyen de m'évader. » Il faisait aussi de la course à pied, et fut champion des Charentes du 60 mètres en benjamins.